

МНТЕРКОСМОС



TOM BULLOUGH

mécaniques  
du ciel

roman

calmann-lévy

---

TOM BULLOUGH

# mécaniques du ciel

roman

Traduit de l'anglais par  
Marie Boudewyn

calmann-lévy

*Titre original anglais :*

---

KONSTANTIN

*Première publication :* Penguin Group, Penguin Books Ltd.,  
80 Strand, Londres WC2R 0RL, Grande-Bretagne, 2012

© Tom Bullough, 2012

*Pour la traduction française :*

© Calmann-Lévy, 2012

COUVERTURE

*Maquette et illustration :* [cedric@scandella.fr](mailto:cedric@scandella.fr)

INTÉRIEUR

Dessin de Konstantin Edouardovitch Tsiolkovski  
issu des *Carnets*

ISBN : 978-2-7021-5164-8

---

*À Edwyn*

---

« Plus l'homme progresse, plus il remplace le naturel par ce qui est artificiel. »

*Konstantin TSIOLKOVSKI,  
Rêves de la Terre et du ciel (1895)*



---

*Petit Oiseau*

---

---

## *Décembre 1867*



Kostya dévalait la rive vers l'Oka gelée, léger et fluët sous son lourd manteau en peau de mouton comme un moineau sous son plumage hivernal. Sur la rivière, les traces des bûcherons dessinaient dans la neige étale une ligne en direction du nord et des grumes de pins disséminées le long de la berge à l'orée de la forêt. Kostya courait et se laissait glisser sur la glace. Il jaillit de la masse sombre des bouleaux dans la clarté du mois de décembre, un bras tendu pour ne pas perdre l'équilibre, un bidon de soupe brûlant entre sa chemise et son manteau et, nulle part sous le ciel d'un bleu de glace, ne distingua de mouvement hormis celui de son ombre longue et vacillante.

La neige sur la rive nord avait durci depuis le dernier passage des chevaux et des hommes au pas souliers en écorce. Le petit garçon remonta la pente d'un pas vif et agile. Il se faufila entre des centaines de grumes couvertes de blanc que la débâcle emporterait au printemps à l'est, sur trois ou quatre-vingt-cinquante verstes, jusqu'aux scieries de Nijni Novgorod, mais qui étaient aussi gelées, pour l'heure, que la forêt. Leurs larges traces scintillantes dans l'épaisse couche de neige s'étiraient entre les lilas dénudés, rabougris, et les frênes efflanqués – des traces qui convergeaient vers une brèche dans la muraille de pins.

Cet hiver-là, tout le monde le savait à Riazan, l'abattage des arbres avait été interdit à moins de cinquante verstes de la rivière. Même à une grande personne, il fallait une heure de marche pour rejoindre la clairière des bûcherons. Kostya atteignit la forêt en trotinant derrière les volutes de son haleine. Dans la pénombre au pied des grands arbres chargés de neige, le froid lui parut plus vif que jamais. Il se frotta contre ses joues rondes et roses, sa bouche au pli résolu, aux coins tombants, et ses yeux noirs de Tatiana hérités de sa mère. Il serra le bidon de soupe contre son ventre aux côtes saillantes et ne leva les yeux qu'une seule fois, quand un rayon de Soleil perça l'enchevêtrement des branches chargées de neige et qu'il changea en une cascade de lumière.

Au bout d'une verste peut-être, ou peut-être deux, Kostya aperçut une traînée rouge vif sur le sentier. Il s'arrêta, y trempa sa vieille bottine en feutre et observa qu'elle s'y engluait. Tranchant sur la blancheur uniforme, la traînée s'étirait et serpentait, brouillée par quelques touffes de poils, et obliquant à la hauteur des empreintes des chevaux. Lorsque Kostya leva la tête, il se retrouva face à un grand chien miteux – le pelage épais, étincelant de givre, d'une couleur telle qu'il lui eût suffi de reculer de quelques pas pour se fondre parmi les troncs blanc-gris.

Le long de l'étroit sentier au pied des arbres tapissés d'ombres, Kostya entendit le tressaillement de son cœur, les saccades de son souffle et la neige qui dégringolait de la cime des arbres, mais, au-delà de ces rumeurs ténues, rien hormis le silence écrasant, impassible de la forêt. Dans un recoin de son

esprit, il se demanda pourquoi le chien s'était tant éloigné de Korostovo, le village où il vivait à coup sûr. ~~Sous les effluves de soupe aux choux, il perçut son odeur de bête, âcre, prenante. Il vit le lièvre moitié dévoré sous ses grosses pattes. Il vit ses oreilles en pointe, ses épaules musculeuses, ses dents pareilles à des couteaux sous ses babines noires.~~

Il vit le silence au fond de ses yeux couleur de feu.

Le terrain déboisé par les bûcherons de Korostovo s'étendait en parallèle à l'Oka : une vaste trouée semée d'arbres brisés où des femmes coiffées d'un fichu et des enfants en guenilles rapiécées ramassaient des branches entre les quelques pins difformes ou impropres à la coupe, les tilleuls et les sorbiers des oiseleurs exposés depuis peu au Soleil hivernal. De la fumée s'élevait des feux allumés par les bûcherons, tels les fantômes des arbres abattus. À l'orée du sentier, le petit Kostya frissonnait son bonnet bleu de laine enfoncé jusqu'aux sourcils. Les hommes au sud travaillaient sans désespérer. L'air glacial retentissait de leurs coups de hache. Il les regarda inciser le tronc d'un côté au-dessus des racines, puis de l'autre, un peu plus haut. Il les regarda enfoncer les coins à coups de marteau alors que la cime se mettait à osciller et, dès que les branches heurtèrent le sol dans un vacarme d'éclats de bois, il les vit se ruer sur l'arbre – le temps, de leurs gestes vifs, exercés, d'ôter l'écorce du tronc, de le dépiauter comme une bête.

Quelques minutes s'écoulèrent et plusieurs femmes s'interrompirent dans leur travail pour montrer du doigt et interpeller Kostya, avant que le contremaître ne surgît de l'ombre oblongue des branchages. Un long manteau noir enveloppait la large silhouette d'Edouard Ignatyevich, à la barbe grisonnante, aux cheveux noirs coupés court, couverts d'un feutre noir. En dépit du marteau-pioche qui se balançait au creux de son poing ganté, il avait autant l'air d'un prêtre que d'un bûcheron.

« Konstantin ? »

Il sortit de sa poche ses lunettes, dont il fixa les branches recourbées à ses oreilles.

« Qu'est-ce que tu fais là ? »

Kostya écarta les pans de son manteau et lui tendit le bidon de soupe, les mains tremblantes ; des filets de vapeur s'échappaient du couvercle.

« Konstantin, répéta son père, qui cligna des yeux et poursuivit de sa voix posée aux inflexions polonaises, laisse-moi t'expliquer quelque chose de très important, que je t'ai déjà expliqué mais que tu n'as visiblement pas compris. En ville, un homme est un pur esprit. Un être intellectuel, si tu préfères. Pour peu qu'il ait un foyer et de quoi se nourrir, il sera en mesure de s'extraire de sa condition, d'oublier les contingences corporelles et de s'adonner à la réflexion. Sans villes, il n'aurait ni livres, ni télégraphe, ni chemins de fer. Parce qu'en forêt, un homme n'est qu'un animal sans pelage ni griffes. Seul en forêt l'hiver, il court un terrible danger. Ai-je été assez clair ? »

Edouard Ignatyevich ouvrit son étui à cigarettes en fer blanc, craqua une allumette et rejeta un nuage de fumée, soulignée par la lumière du Soleil rasant les cimes des arbres au sud. Kostya cligna des yeux pour ne pas pleurer. Il acquiesça d'un bref signe de tête. Son père le poussa d'une main dans le dos vers un feu de bois devant lequel se dressait un pin qu'on eût dit en deuil – le haut du tronc rongé par un début de pourriture, à l'endroit où l'avait jadis frappé la foudre.

« Comme tu le sais, poursuivit-il, le zemstvo a décrété que l'abattage à Riazan se terminerait à la fin de la semaine. Par conséquent, j'ai beaucoup de travail, alors s'il te plaît, fais-moi plaisir et réchauffe ta soupe sur un lit de cendres et, quand elle sera chaude, mange-la.



– Mais..., protesta Kostya.

– Pas de “mais” !

– Mais, père, je l’ai apportée pour toi !

– Konstantin, reprit Eduard Ignatyevich, qui imprima une subtile tension à sa voix, tu me prends pour un idiot ? Crois-tu que je vienne chaque jour en forêt sans provisions ?

– Mais... Mais Maman a dit qu’elle craignait que tu travailles encore une fois jusqu’à la nuit. Elle dit que cet hiver était le plus froid qu’elle a connu et que tu auras faim ! »

Son père se retourna au cri d’un bûcheron.

« Quoi qu’ait pu te dire ta mère, je suis certain qu’elle ne souhaitait absolument pas que tu viennes ici. Je suis même persuadé qu’elle est à présent folle d’inquiétude. C’est très simple : tu trembles, ce qui indique que ton organisme lutte pour conserver sa température. Comme il ne faut surtout pas que tu te refroidisses, mange la soupe, reste près du feu et attends-moi avant de rebrousser chemin. »

Malgré la chaleur du feu de camp, une pellicule de givre couvrait déjà les verres ovales de ses petites lunettes.

Il neigea encore cette nuit-là. Le lendemain matin, gris et froid, la rue Voznesenskaya se révéla propre et blanche sous les nuages bas, entre les petites maisons rouges, bleues et vertes et les saules aux cimes en épis. Une fois de plus, les volets s’ouvrirent. Des femmes en châle et en tabliers balayèrent devant leur porte, l’haleine changée en vapeur, tout en échangeant des commentaires sur la température, qui frisait les moins quatre, le halo que l’une avait aperçu autour de la Lune, la source qu’une autre avait trouvée au fond de son soulier. Tout le monde, semblait-il, avait un mauvais présage à signaler – même si, aux yeux de Kostya, sur le seuil avec sa luge, la ville était pareille à tous les autres hivers dont il se souvenait.

Kostya vivait dans une maison de bois à la façade bleu vif, percée de trois fenêtres rectangulaires encadrées par une dentelle de sculpture, sous un toit de tôle en avancée, pareil aux jupes d’une coquette dévoilant ses dessous. Sous la neige à côté de l’entrée, gisaient les vestiges d’une batteuse qui n’avait jamais fonctionné correctement, conçue par Edouard Ignatyevich. De la fumée bleutée s’échappait de la cheminée en brique trapue, en s’effilochant vers l’ouest et le remblai de la voie ferrée de Riazan, dont la construction remontait à deux ans et demi et qui, prétendait la mère de Kostya, les relierait un jour à de fabuleux endroits tels que Voronej, Rostov-sur-le-Don, et même au littoral de la mer Noire !

« Ignat ! » cria Kostya.

La porte d’entrée s’ouvrit. Son frère jaillit de la petite cuisine mal éclairée où les dix membres de la famille Tsiolkovski passaient toutes leurs soirées, d’octobre à avril.

« Prenez garde à ne pas attraper froid ! leur cria leur mère.

– Entendu, Maman ! »

Ignat, un gringalet aux grands yeux bleus, à la dentition interrompue par un vide, là où il venait de perdre une incisive, mesurait, à neuf ans, quelques verchoks de moins que Kostya. Les deux garçons nés à une année d’intervalle, étaient depuis longtemps inséparables. Ils s’engagèrent sans échanger un mot sur les traces encore fraîches d’une troïka et soulevèrent leurs bonnets de laine, le temps de saluer un voisin qui rentrait du foin dans sa grange, alors qu’à ses pieds quelques poulets picoraient d

grains imaginaires. En passant devant les maisons aux couleurs vives, ils rameutèrent leurs amis par des sifflements stridents :

« Andreï !

– Viktor !

– Nikolai !

– Venez faire de la luge ! »

La rue Myasnitskaya conduisait, vers le nord, au centre de la ville. Il ne fallut pas longtemps aux deux garçons pour atteindre les limites du grand incendie de 1837, au-delà desquelles se dressaient des constructions plus grandes, en brique et en pierre, aux teintes sourdes de jaune et de rose. L'une d'elles abritait le club des négociants ; à son entrée se massait un groupe d'hommes aux manteaux de peau d'ours, en pleine discussion. L'hôpital en occupait une autre, dont s'échappaient les cris d'un malheureux patient. Après un traîneau tiré par un cheval aux naseaux fumants, mené par un *izvozhich*, ils dépassèrent une équipe de paysans balayant le chemin de planches du jardin enseveli sous la neige de la place Novobazarnaya, et frôlèrent d'aussi près que possible un vendeur de tourtes à la viande au fumet si exquis qu'il justifiait presque à lui seul le détour.

« Imagine un peu..., commença Kostya.

– Kostya !

– Je sais, je sais. Mais je n'ai pas un kopeck.

– Il te reste une pièce de vingt kopecks ! Ne prétends pas le contraire !

– Tu ne vas pas me la réclamer, quand même !

– Alors je ne t'écoute plus.

– Allez, Ignat !

– Tu avais promis de me donner un kopeck chaque fois que je serais obligé d'écouter tes histoires.

Ils poursuivirent leur chemin en silence.

« Et si je te remorquais jusqu'à la place Sobornaya, reprit Kostya. Qu'est-ce que tu en dis ? »

Ignat prit place sur la luge en remontant ses genoux sous son menton.

« Hue dada ! s'écria-t-il.

– Bon ! reprit Kostya en tirant la ficelle. Imagine que tout à Riazan soit de la même taille que nous. Si tout était vraiment petit, nous passerions pour des géants, non ? Nos bottes boucheraient la vue de nos autres, et nous verrions jusque par-dessus les toits. Nous pourrions voir ce qui se passe à l'intérieur des tours d'incendie. Tu imagines la stupeur des vigiles, quand ils nous apercevraient ! »

Il en rit de plaisir.

« Ils auraient intérêt à être gentils avec nous, parce que nous serions tellement, tellement forts que si ça nous chantait, nous arracherions sans peine la tour du sol pour la jeter dans la rivière !

– Plus vite ! »

Ignat lança une boule de neige dans le dos de son frère et Kostya se mit à courir – devant le défi en accéléré des façades en stuc de grandes bâtisses. Au nord, le sifflement du train, qui marquait le quart, déchira l'air glacial.

« De toute façon, dans mon monde, il n'y aurait pas de gravité. On pourrait arracher du sol tout »

qu'on voudrait. Dans mon monde, je pourrais faire des bonds de plusieurs verstes et franchir les nuages pour rejoindre l'éther. Si l'envie me prenait d'aller à Moscou, il me suffirait de courir et de bondir. Je pourrais même m'y rendre en volant, facile ! Les passagers du train me verraient filer toute allure, comme un boulet de canon ! Je ramènerais une robe neuve pour Maman et un beau stylo plume pour Papa et, pour nous tous, une vache à manger...

– Qu'est-ce que tu m'apporterais ? demanda Ignat.

– Une luge grande comme une *kibitka*, au siège en velours rouge, avec une clochette à l'avant, pour annoncer ton arrivée ! »

À la place Sobornaya, où un fonctionnaire en redingote à boutons de cuivre pressait le pas entre les bureaux de l'administration, Kostya s'arrêta sous un lampadaire. Depuis le début de la matinée, il lui semblait avoir quelque chose de coincé dans la gorge. Lorsqu'il toussa pour expectorer, un étourdissement passager le contraignit à s'asseoir sur un banc – face à l'avenue qui débouchait sur le clocher doré du kremlin.

À Riazan, il n'y avait pas de meilleur endroit pour faire de la luge que la rive de la Troubej, près de la cathédrale Ouspenski aux cinq coupes bleues semées d'étoiles comme le ciel, la nuit. La rivière était insignifiante, un simple filet d'eau comparée à la grande Oka et à ses méandres, mais au sud s'élevait un talus où l'on pouvait s'attendre, en hiver, à voir des gamins sur des pelles et de vieux panneaux de porte dévaler la pente en poussant des cris perçants et en tournoyant sur la glace.

« Kostya ! s'écria l'un d'eux. C'est vrai que tu as été à l'abattage à Korostovo, hier ?

– Oui ! répondit à sa place Ignat.

– Tout seul ?

– Tu as pris une raclée ?

– Leur père ne les bat jamais, les veinards...

– À sa place, moi, j'aurais eu droit à une dérouillée !

– Ah ! Les Polonais ! »

Kostya était fier de posséder une authentique luge. Il l'avait fabriquée lui-même et, bien qu'elle n'eût été composée que de deux planches arrondies assemblées à une autre en guise de siège, il avait cloué quatre montants aux angles, ciré les patins et orné les bords des planches de morceaux de verre colorés récupérés dans la cour du mosaïste. Tout en fendant la cohue, il salua ses amis, dont les compliments le ravirent. Arrivé au sommet de l'escarpement, il considéra les traces qui balafrèrent la neige fraîche. Il s'assit, enfonça ses talons dans le sol, attendit qu'Ignat se fût glissé entre ses jambes et avança jusqu'au bord. Puis il se pencha en avant et leva les pieds.

Les deux frères avaient longtemps pratiqué la luge à cet endroit-là, pourtant, la première descente de la journée leur coupait à tous les coups le souffle. Le talus descendait en pente si abrupte qu'ils avaient l'impression de tomber en chute libre. Kostya s'accrocha aux montants de la luge, à la ficelle et à son frère. Il plissa les yeux face au vent mordant et à la neige qui volait autour de lui. Au bas de l'escarpement, son frère et lui s'élançèrent dans les airs.

Par chance, ils atterrirent sur les patins et prirent de la vitesse sur la glace – ils passèrent devant le quai où s'amarraient les bateaux à vapeur l'été, devant les pêcheurs accroupis près de leurs trous avec leur scie et leur bouteille, devant le cheval en train de se cabrer, que menait un paysan jurant dans sa barbe, et au-delà des traces de luge des autres garçons – et ils atteignirent la rive opposée à une vitesse

suffisante pour en remonter la pente d'une demi-archine.

Un fou rire secoua Kostya, les pieds en l'air et la tête sur la glace, les joues brûlantes ; son bonnet sur son pantalon en lin et son manteau en peau de mouton couverts de neige. Au-delà des croûtes surplombant les bulbes du kremlin et des hêtres aux branches squelettiques enracinées dans les nuages, un panache de fumée noire s'étirait au-dessus de la ville. Au bout d'un moment retentit un lugubre sifflement du train. De la même manière que les autres garçons identifiaient les oiseaux à leur chant, Kostya reconnut un 0-6-0 : le moteur à bois d'une locomotive de fret à six roues motrices sans essieu directeur – instable à grande vitesse, mais utile dans des conditions climatiques aussi rudes. Malgré le dépit du givre qui se formait déjà sur son col, il contempla dans le ciel la fumée, signe de puissance. Il songea au rugissement des pistons et à la vapeur qui s'effilochoit le long des wagons. Il s'imagina en route vers le nord, à la vitesse d'un cheval au galop – en suivant les fils du télégraphe jusqu'à Kolomna, Voskresensk et Lioubertsy et même Moscou.

Cet après-midi-là, Kostya prit place à la table de la cuisine, le regard tourné vers l'icône dans un coin où les rondins des murs s'entrecroisaient comme des doigts. D'ordinaire, il appréciait la logique mathématiques. Il aimait leur musique, la spontanéité avec laquelle les réponses se présentaient à son esprit. Aujourd'hui, cependant, les chiffres lui échappaient, telles des ombres fuyantes, du fait de sa gorge irritée et de son mal de crâne et, lorsque ses deux sœurs cadettes rentrèrent, les bras couverts de cristaux de givre, il frissonna si violemment dans le courant d'air que sa craie dérapa sur son ardoise.

« “La belle-mère savait pertinemment...” », lut Ignat, à côté de lui, en suivant de l'index le texte d'un conte d'Afanassiev.

– Je t'écoute », l'encouragea sa mère.

Ignat inspira par l'interstice entre ses dents.

« “La belle-mère savait pertinemment que... au plus profond des bois, il y avait une... misérable... une...” »

– Épelle-le à voix haute.

– M-I-S-É-R-A-B-L-E.

– Comment ça se lit ?

– Misér... ? Misérable !

– Bien !

– “Une misérable cabane juchée sur des pieds de poule. Et... dans cette cabane vivait une affreuse sorcière du nom de Baba Yaga !” »

Même à la lumière du jour estompée par le givre, Maria Ivanovna semblait épuisée. Des rides creusaient entre ses sourcils en accent circonflexe, autour de ses yeux en amande et de ses pommettes saillantes de Tatare. Sa robe grise en laine repassée de frais flottait autour de sa taille, sous ses seins alourdis de lait maternel. Lorsqu'elle rangea dans un coffre à l'armature métallique le traité de philosophie auquel son mari travaillait une heure chaque soir, des fils argentés étincelèrent parmi sa épaisse chevelure noire.

« Maman ? finit par dire Kostya. Maman, j'ai soif. »

Sa mère se redressa, en soutenant sa poitrine d'un bras.

« Tu as fini tes opérations, Kostya ?

– Non... pas encore, Maman.

– Je te donnerai à boire quand tu auras terminé.

– Mais, Maman... »

Dehors, près du puits gelé, Masha et Fekla chantaient une chanson que leur mère leur avait apprise lors d'une longue soirée d'hiver parmi tant d'autres – l'histoire d'un prince et d'une belle paysanne au volage. Il y avait toujours plus de bruit à la maison en l'absence d'Edouard Ignatyevich, parti à son travail. Souvent, Maria Ivanovna elle-même se mettait à chanter et, quand Kostya ne devait pas résoudre des problèmes du genre  $136 \div 8$  ou  $157 \times 5$ , il mêlait au vacarme son babillage en évoquant un projet après l'autre : les marionnettes et les modèles réduits de trains qu'il comptait fabriquer à l'aide de colle et de carton, les cafards qu'il attraperait avec Ignat pour organiser des courses entre deux fissures particulièrement larges le long d'une plinthe.

Ce jour-là, cependant, la chanson ne fit qu'attiser la douleur dans sa tête.

« Konstantin ! »

Maria Ivanovna, debout près de lui, fixait à présent les chiffres ronds et réguliers tracés par sa main sous le trait de craie de Kostya.

« Mais qu'est-ce que tu as fait ?

– Maman, gémit-il d'une voix lamentable, je ne me sens pas bien.

– Tu as raturé mes opérations !

– Non, Maman ! Je ne l'ai pas fait exprès !

– Au nom du ciel, Konstantin ! »

Sur la tablette au-dessus du poêle, le bébé se mit à pleurer.

Maria Ivanovna porta ses mains à son visage en poussant un profond soupir.

« Hier... Tu n'as pas idée... Konstantin, je t'ai répété mille fois de ne pas t'aventurer en forêt, oui ou non ? Je t'ai averti du danger, du risque que tu te perdes, que tu tombes sur des voleurs ou Bal Yaga, et qu'a-t-il fallu que tu fasses ? Que tu t'en ailles seul dans les bois, en plein cœur de l'hiver !

– Mais, Maman...

– Et maintenant, je te demande de résoudre dix opérations faciles, tout à fait dans tes capacités, non seulement tu n'essayes même pas, mais, pour je ne sais quelle raison, tu les ratures !

– Maman, je ne me sens pas bien...

– Qu'est-ce que je t'ai dit, quand tu es sorti ce matin ? Qu'est-ce que je t'ai dit, hein ?

– De ne pas attraper froid, Maman, répondit piteusement Kostya.

– De ne pas attraper froid, répéta sa mère. Et bien sûr, tu as attrapé froid ! »

À côté de lui, Ignat, l'index sur la page de son livre, les regardait en silence, à la dérobée. Au salon d'été, les filles déboulèrent parmi les barils de chou et de cornichons au vinaigre et les modèles réduits de trains conçus par Edouard Ignatyevich en personne, pendant la petite enfance de ses aînés quand il avait encore du temps à consacrer à ce genre d'amusements – annoncées par le martèlement de leurs bottines sur le plancher creux, par leurs voix aiguës et perçantes.

« Franchement, Kostya, qu'est-ce que je vais faire de toi ? Tu ne te rends pas compte combien c'e

difficile pour nous en ce moment ? Ton père n'a plus de travail, ici ! Tu comprends ce que ça signifie ? Dans cinq jours, il va partir pour Viatka. Nous allons devoir plier bagage, dire adieu à nos amis, traverser tout le pays et... »

Elle hésita ; ses poings à la peau rougie, craquelée, serrés contre son ventre.

« Ton père n'approuve pas les fessées, mais elles ont fait partie de mon éducation, et je te jure que si tu continues comme ça, je vais baisser ton pantalon et tu auras droit à une fessée en règle !

« J'ai vu un loup ! » chuchota Kostya.

À côté de lui, Ignat remua sur leur large paillasse. Ses paupières frémirent, ses yeux étincelèrent à la lumière de la flamme attisée par le vent, à l'intérieur du fourneau.

« Quoi ? fit-il d'une voix endormie.

– J'ai vu un loup, dans la forêt ! »

Les sens en éveil, Kostya se sentait léger, comme s'il rêvait. Disparues, ses douleurs à la tête et à la gorge ! Il percevait un vague mal-être dans ses membres, mais ceux-ci lui semblaient, pour une raison quelconque, appartenir à quelqu'un d'autre. Lui-même se sentait tout à fait tranquille, bien au chaud, à l'abri dans leur solide petite maison où brûlait un feu et où il y avait de quoi manger – en dépit des hurlements du blizzard, qui s'attaquait aux volets, en essayant de s'insinuer à l'intérieur.

« Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

– J'avais peur.

– S'il s'agit encore d'une de tes histoires à dormir debout...

– Non ! C'est la vérité ! »

Le chuchotement de Kostya se mua en flot de paroles.

« Chut ! »

Derrière Ignat aux joues rougies par la flamme et à la mine inquiète, Maria Ivanovna soupirait après chaque inspiration – la tête tournée vers la droite, du côté de son ange gardien, d'Anna, de Fekla, de Masha et du rideau, éclairé par le feu, qui, la nuit, séparait en deux la cuisine. À travers la mince tenture en lin se devinait la silhouette couchée d'Edouard Ignatyevich, marmonnant en polonais, entre Alexei et Dmitri. Sous la lampe à pétrole, saint Nikolai, le faiseur de miracles, saint Ioann le Divin, la Vierge des douleurs et le Christ Pantocrator paraissaient flotter en l'air – les traits empreints d'autant de sagesse que de souffrance.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Ignat. Comment ça se fait qu'il ne t'a pas dévoré ? »

Une faiblesse et une lassitude soudaines envahirent Kostya, à la vitesse d'un nuage qui masque le Soleil. Alors même qu'il ouvrait la bouche pour répondre, il se sentit sombrer de nouveau dans le sommeil.

Ivan Ivanovich Lesovsky était un vieil homme charmant, un Polonais, ami d'Edouard Ignatyevich. Pourtant, lorsqu'il s'approcha de Kostya à la lumière vacillante de la chandelle, ce deuxième soir, lui parut terrible, diabolique. Grand et costaud, les épaules couvertes de neige, les yeux cernés, il portait sur ses joues glabres une fine moustache dressée comme une paire de cornes. Dès qu'il se f

campé près du lit, le visage creusé par les ombres, Kostya se blottit sous sa couverture au point de presque plus rien distinguer par-dessus la lisière.

« Salut, vieille branche ! lança-t-il de sa voix caverneuse, quasi souterraine. Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu as mal à la gorge ? »

– Kostya, tu connais le Dr Lesovsky ? »

Maria Ivanovna s'assit près de lui en écartant de son front ses cheveux mouillés. Elle posa une bougie sur une chaise à côté du lit. Les ombres sur le visage du médecin s'estompèrent, alors que le givre sur sa moustache étincelait. Tout à coup, il prit une mine soucieuse, qui dissuada Kostya de protester, lorsque sa mère lui rabattit sa couverture sous le menton.

« Tu as mal à la gorge, Petit Oiseau ? »

Kostya hocha la tête, avant d'expectorer une substance visqueuse, poisseuse.

Le médecin sourit. Il plaça une main sur le front de Kostya, sortit de sa poche de gilet une montre en or, et posa deux longs doigts hérissés de poils contre son poignet. Il se mit à fredonner en regardant la trotteuse accomplir le tour du cadran.

« Cent quarante, annonça-t-il. Quant à sa température, je dirais : quarante, voire un peu plus. Tu n'es pas dans ton assiette, hein, mon pauvre ? Il y a longtemps qu'il est dans cet état-là ? ajouta-t-il en se tournant vers Maria Ivanovna.

– Il a commencé à se plaindre... hier, Ivan Ivanovich.

– Vous n'avez pas pensé à m'appeler tout de suite ?

– Ma foi... »

Elle lissa les cheveux de Kostya avec une sollicitude accrue.

« Voyez-vous, Ivan Ivanovich, il est sorti jouer dans la neige. J'ai cru qu'il souffrait d'un banal refroidissement... »

Le médecin s'empara de la bougie pour examiner la bouche de Kostya. Des ombres se déplacèrent sur ses bajoues et les minuscules cratères qui ravinaient son gros nez rouge.

« Mon vieux, commença-t-il, je vais devoir inspecter ta gorge, il va donc falloir te sortir du lit. Tu n'auras pas mal, ne t'inquiète pas. Tu te sens capable de te lever ? »

Frêle et affaibli sous sa longue chemise de nuit blanche, Kostya lança les jambes par-dessus le bord du matelas. Sa mère l'aida à se mettre debout, pendant que le médecin l'emmitouflait dans sa couverture et le hissait sur les genoux de Maria Ivanovna.

« Bravo, Kostya, murmura-t-elle. Bravo, Petit Oiseau. »

Lorsque Ivan Ivanovich palpa les ganglions de Kostya, le petit garçon hurla et se débattit contre sa couverture. Sans résultat : elle lui entravait les bras. Sa mère ; oui, même elle, lui tint la tête et l'empêchant de se défendre. Le médecin se pencha sur lui, la bougie à la main. Il introduisit une cuiller en métal glacée entre ses lèvres, et l'impression vint à Kostya qu'une lame de rasoir le tranchait la langue. Des mucosités fermentaient au fond de sa gorge, nauséabondes et collantes. Un vent de panique – celui de son haleine – souffla sur la chandelle. Le visage du médecin lui parut crispé, se plisser comme l'Oka sous les bourrasques d'automne ; une flamme dansait dans ses iris sur chacun des cristaux de givre de sa moustache. Comprenant qu'il venait de se laisser berner, Kostya frémit, se débattit et glapit de terreur.

---

Plus tard, Kostya, redevenu libre de ses mouvements, demeura prostré en travers du grand lit, la tête ballant du côté où sa mère l'avait posée. Un tressaillement agitait de temps à autre ses paupières closes. Tout petit, le teint translucide, il arborait sur ses joues des taches de couleur vive, telle une paysanne le jour de Pâques.

« Maria Ivanovna, reprit patiemment le médecin, vous devez comprendre que, dans votre état, vous ne pouvez courir le risque de le veiller à son chevet. Il ne peut rester au contact ni de vous ni de ses frères et sœurs. Personne, dans la famille, ne doit rester dans votre logis tant qu'il n'aura pas été désinfecté. Il va falloir laver le sol, blanchir les murs à la chaux, nettoyer et faire bouillir les habits et les draps. Je demanderai à l'infirmier de garde à l'hôpital de vous apporter du permanganate de potassium, à dissoudre dans des seaux d'eau, que vous placerez aux quatre coins de la maison pendant une semaine au moins...

– Voulez-vous encore du thé, Ivan ? » s'enquit Edouard Ignatyevich d'une voix grave, tendue.

À l'abri sous ses paupières, Kostya somnolait, se réveillait, somnolait ; il écrémait la surface de son sommeil. Ses doigts s'agitaient sous sa couverture. De sa bouche ouverte s'échappait un souffle rauque ; de la salive coulait le long de sa joue en auréolant le drap blanc.

– *Pan doktor*, j'ai déjà perdu six enfants ! Six ! Je ne supporterai pas d'en perdre un autre encore !

Kostya n'eut même pas conscience que son père lui enfilait son pantalon, ses bottines, son bonnet de laine et son manteau en peau de mouton, avant de l'emmitoufler dans la couverture. Seul le réveil le froid épouvantable de la rue, où de gros flocons blancs chutaient de l'immensité de l'espace éclairés par une lueur que découpait la silhouette de sa mère, provenant de la lanterne suspendue à un traîneau dont le cocher, emmitoufflé dans un manteau, portait un chapeau encombré de neige, et dont le cheval frissonnait entre les brancards. La barbe hirsute d'Edouard Ignatyevich lui piqua les joues. Sa haleine inodore lui parut brûlante. Sous son dos, il sentit la force de ses bras. Au moment où le fouet cingla les chevaux, Kostya s'entendit gémir. Il vit les flocons de neige s'entrecroiser sur fond de ténèbres, telles des étoiles tombées des cieux.

*La Vierge l'a bien arpentée, la route  
Qui l'a conduite à Riazan !*

À l'entrée d'une taverne, des silhouettes aux visages allongés, déformés, dansaient dans la neige, au son de leurs accordéons, en moulinant des bras.

Les cloches de l'église rugirent en un battement pulsatile.

« Nous y sommes bientôt, Kostya, l'informa son père, d'une douce voix qu'il reconnut à peine. Nous voilà presque arrivés. »

De grandes maisons de pierre creusaient un ravin, une entaille dans la terre, là où les flocons de neige voletaient autour des lampadaires à gaz. Ce fut à l'extrémité de cet endroit que le traîneau d'Ivan Ivanovich s'engouffra entre les lanternes de l'entrée de l'hôpital, avant de s'arrêter devant trois marches, menant à une double porte et un mur de volets qui laissaient fuir la lumière. De l'intérieur provenaient des cris familiers. Kostya se débattit sans vigueur entre les bras de son père.

Sitôt franchie la porte, un déluge de bruit et de chaleur les accueillit. Ivan Ivanovich força la voie en gesticulant. Il faillit perdre l'équilibre à cause de la cohue écumante de la salle d'attente remplie de



paysans à la tête inclinée, en train de se signer, leurs barbes et leurs joues rougies à demi masquées par leurs longs cheveux. Par terre, un homme gisait dans une flaque de sang, les jambes entaillées par les patins d'un traîneau, à peine retenues par son pantalon. Sur un banc, une femme à la grossesse avancée gémissait dans l'indifférence générale. Sur un autre, ronflait un ivrogne abruti par la boisson.

« Je vous sais gré de votre aide, Edouard, déclara Ivan Ivanovich, dans le lointain. Les officiers de santé sont débordés... Il a contracté la scarlatine. Il va donc falloir réduire en priorité le gonflement des ganglions lymphatiques. Je vais commencer par décongestionner le nez, avant de soulager la gorge, en vertu du principe d'opposition. »

Kostya gisait à présent nu sur une toile cirée, dans une salle blanche. À la clarté de la lampe à pétrole au-dessus de lui, son père et le médecin paraissaient irréels ; des anges, eût-on dit. De la lumière semblait émaner des lunettes de son père. Quelqu'un lui passa une éponge d'eau chaude sur les jambes et le ventre, où sa peau écarlate se hérissait comme s'il avait la chair de poule. Le médecin s'empara d'une espèce de pompe – un cylindre de verre strié sur le côté. Quand il en plaqua l'embouchure sur le nez de Kostya, celui-ci ressentit une explosion de douleur. Du mucus et de l'eau savonneuse jaillirent de son autre narine en lui éclaboussant le menton. Il toussa. Un haut-le-cœur le saisit. Il frétila comme un poisson sur son lit glissant. Un instant, il aperçut les yeux de son père petits et bleus derrière ses lunettes. Par-dessus le rugissement de la flamme, il l'entendit prononcer des paroles inintelligibles, comme s'il posait des questions à n'en plus finir. Et, à présent, il percevait de nouveau des odeurs – de savon, de pétrole et, à son étonnement, de pomme de terre. Quand le médecin reparut, il tenait en main un mouchoir renflé. Dans les profondeurs de son esprit, Kostya se rappela un tour que lui avait un jour montré sa sœur Anna : il fallait placer une balle à l'intérieur d'une bouteille, la fermer hermétiquement et hop ! la voilà vide. À la lueur tremblotante de la lampe, le médecin comprima le mouchoir, jusqu'à ce que de la purée de pommes de terre lui coule entre les doigts, et le pressa contre le cou endolori de Kostya, en lui enfonçant de la neige dans la bouche.

---

## Janvier 1868



Kostya occupait une étroite chambre au plafond haut. S’y trouvaient un petit poêle noir, un tas de bûches, une icône de Vassili le bienheureux, nu et implorant, un lit aux montants couronnés de bulbes en or et un fauteuil où, régulièrement, Ivan Ivanovich s’installait en fronçant les sourcils, lui donnant à boire ou introduisait sous son aisselle un instrument au cadre en bois qu’il retournait consulter, un peu plus tard. L’un des murs était percé d’une fenêtre aux volets parfois fermés, parfois ouverts. Un jour Kostya réussit à se redresser dans son lit. Le poêle chauffait tellement qu’il ne se formait pas de givre sur la vitre intérieure. En revanche, même quand le Soleil projetait le « T » de « Kostya » sur le mur près de la porte, la vitre extérieure, elle, demeurait opaque – et les chevaux et les patients arrivaient dans la cour, pareils aux habitants fantomatiques d’un monde à part.

Dans la tête de Kostya grouillaient des vers qui le poussaient à hurler en s’en prenant à la tête du lit en fer, comme s’il se débattait entre les barreaux d’une cage. Certains se lovaient, tels des asticots dans sa gorge, de sorte qu’il devait lutter pour inspirer dans un long gargouillis la moindre bouffée d’air, et qu’il rêvait qu’on l’étranglait. D’autres se terraient à l’intérieur de son crâne et de sa matière grise, jusqu’à ce qu’ils lui sortent par les oreilles en lui mordillant la chair, pâles, sans yeux, hérissés de piquants, à l’aide de leurs petites dents. Un soir que seule la lueur ténue du feu éclairait la chambre aux volets clos, Kostya, résolu à attraper les vers, enfonça ses doigts dans ses oreilles. Enveloppé par la pénombre, il sentit un liquide visqueux couler de ses tympanes dans son cou, par le col de sa tunique d’hôpital.

À un moment de la nuit, Kostya s’assoupit. À son réveil, il aperçut un croissant de lumière jaune pâle, suspendu dans le vide, au-dessus de lui. Calme, serein, pour une fois, il ne souffrait pas. Sa tête reposait sur l’oreiller mais, à la place de ses épaules et de sa cage thoracique, se dressaient une minuscule paire de bras rejetés en arrière et des jambes repliées sur son ventre, terminées par de petits pieds miniatures. Kostya distingua dans leurs moindres détails chaque poil, chaque pore de sa nouvelle peau. Il comprit qu’il était un bébé, incapable de se lever ou de parler. Il demeura là, réduit à l’impuissance, ses mains potelées ouvertes au croissant de lumière jaune, un temps inconcevablement long, jusqu’à ce que la lueur en croissant cède la place, en s’intensifiant, à la clarté du jour et que le souvenir de son corps d’avant lui revienne d’un coin éloigné du lit.

Cet après-midi-là, Kostya parvint à se traîner jusqu’au fauteuil près du lit et il sortit de la poche de sa peau de mouton sa pièce de vingt kopecks. Les rayons jaune-rouge du Soleil pénétraient presque

l'horizontale dans sa chambre, colorant la fumée du poêle, et projetant une image jaune-rouge de fenêtre intérieure sur le mur nu et blanc près de la porte. Kostya plaça la petite pièce froide sur langue enflée. L'argent cliqueta contre ses dents. Il ouvrit la vitre pour étudier les frondaisons jaunes et rouges du givre sur le panneau de verre extérieur. À cause du courant d'air glacial qui soufflait à travers du lit, il s'emmitoufla dans la couverture. Il ôta la pièce de sa bouche et, en la tenant du bout des ongles par la tranche, la plaqua contre la vitre.

Un cercle parfait apparut sur le mur, renfermant une couronne surmontée d'une croix, une aigle à deux têtes, un orbe, un sceptre et une représentation détaillée de saint George tuant le dragon. Quand Kostya renouvela l'opération en retournant la pièce, une seconde couronne apparut, plus une autre couronne encore de lauriers, les mots « 20 kopecks » et une date : « 1862 ».

Kostya plaça ses yeux face aux deux petits ronds pour voir ce qui se passait dans la cour devant l'hôpital. Entre les colonnes de l'entrée et la masse des imposantes maisons de l'autre côté de la rue, le Soleil bas projetait une vive lumière sur les toits de Riazan. La neige paraissait du même rose qu'un entremets raffiné de la pâtisserie française sur la place Novobazarnaya. Le Soleil éblouissant, le long de la chaussée, sillonnée de traces de véhicules, réduisait les passants à des silhouettes en mouvement d'un noir aussi profond que les corneilles des clochers. Sur les marches de l'hôpital, trois hommes hissaient un corps sans vie sur un traîneau – le cheval s'ébrouait, de la vapeur lui sortait par les naseaux, il piaffait sur les pavés invisibles – et ce ne fut qu'en l'entendant hennir que Kostya prit conscience du silence qui régnait à l'hôpital. Il plissa le front et tendit l'oreille. Peut-être, songea-t-il, célébraient-ils ce jour-là le nouvel an. Peut-être les autres patients étaient-ils rentrés chez eux mangés des boulettes de viande et du gruau à la confiture.

Kostya ramena la couverture sur sa tête comme un châte. Au bout d'un moment, des pas retentirent sur le plancher creux du couloir, mais ils ne s'arrêtèrent pas à sa porte. Désireux de combattre sa solitude, il entonna la chanson sur le prince et la jeune fille volage, d'une voix à la fois forte et étouffée. Son nez bouché l'obligeait à s'interrompre à la fin de chaque vers pour reprendre son souffle. Il gratta le givre à mesure que celui-ci envahissait les ronds devant ses yeux, en cherchant si ne reconnaissait personne parmi les silhouettes d'un noir de corneille. Il se laissa tant absorber par ce théâtre d'ombres qu'il ne remarqua l'arrivée du médecin que lorsque celui-ci lui tapota l'épaule.

« Allons ! s'écria Ivan Ivanovich d'un ton sévère. À quoi est-ce que tu joues ? Tu es malade, au cas où tu ne t'en souviendrais pas ! Il fait moins dix dehors. Ce qui signifie que tu dois rester au lit ! »

Kostya s'allongea sous l'œil attentif du docteur, en calant sa tête contre l'oreiller. Celui-ci prit place sur le fauteuil.

« Alors ?

– Oui, Ivan Ivanovich ?

– Tu vas rester au lit ?

– Oui, Ivan Ivanovich, promit Kostya d'un ton contrit.

– Oui, Ivan Ivanovich ! répéta le médecin, dont le sourire dévoila une rangée de dents de travers sous ses lèvres rose pâle. Et ton mal de crâne ?

– Il ne me fait plus autant souffrir, Ivan Ivanovich.

– Mais tu as encore la gorge irritée, je parie ? »

Kostya hocha la tête, en scrutant les yeux gris et voilés du médecin.

« Et tes oreilles, elles ne vont pas mieux ? »

– Non, Ivan Ivanovich. »

Le médecin se pencha vers lui. Kostya l'entendit marmonner dans sa barbe, tandis qu'il examinait l'inflammation où s'était logé le pus.

« Ivan Ivanovich ? demanda-t-il. Quand est-ce que ma maman va venir me voir ? »

– Tu es un petit garçon courageux, Konstantin. »

Ivan Ivanovich se carra sur le fauteuil en triturant les pointes de sa moustache. Il fronça les sourcils.

« En fait... ta mère vient presque tous les matins, t'apporter une lettre et demander de tes nouvelles. Tu le sais, n'est-ce pas ? Le problème, c'est que la scarlatine est une sale maladie, et qu'en entrant dans ta chambre, elle risquerait de l'attraper à son tour. »

– Alors... comment ça se fait que vous puissiez me rendre visite, vous ? »

– J'ai eu la scarlatine, enfant, vieille branche. On ne peut l'attraper qu'une fois dans sa vie, vois-tu ? »

– Quand est-ce que mon père va venir ? »

– Ton père est parti pour Viatka. »

Kostya sentit son crâne s'enfoncer dans l'oreiller. Il avait les idées si embrouillées que sa tête commençait à lui tourner.

« Alors... quand est-ce que ma maman pourra venir me voir ? »

– Pas encore tout de suite, j'en ai bien peur. Ce serait trop dangereux, pour l'instant... Mais si tu es sage et que tu restes au chaud, tes frères et sœurs pourront peut-être bientôt te rendre visite. Ta mère m'a dit que toi et ton frère Ignat êtes les meilleurs amis du monde. C'est vrai ? »

Kostya hocha la tête. La déception le fit souffrir physiquement.

« C'est sérieux, tu sais, ce qui t'est arrivé là..., reprit le médecin au bout d'un moment. Une maladie comme celle-là, ce n'est pas rien à surmonter. Je t'aiderai autant que possible... »

– Ivan Ivanovich ? »

– Oui ? »

– C'est aujourd'hui, le jour de l'an ? »

– Non, vieille branche, le reprit-il, les traits éclairés par un sourire fugace. C'était il y a quatre jours. »

Lorsque le veilleur ouvrit les volets le lendemain matin, Kostya avait déjà placé sur sa langue une pièce de vingt kopecks. Toute la nuit, il était resté au chaud, comme le médecin le lui avait recommandé. Il prit soin de s'emmitoufler dans sa couverture avant de se dresser sur ses genoux et de batailler contre le loquet de la fenêtre intérieure, ce jour-là ornée de fougères et de fleurs uniques de leur genre. Le givre à l'extérieur formait une couche si épaisse que Kostya dut réchauffer la pièce de monnaie à deux reprises avant l'apparition de l'insigne impérial sur la vitre, lui permettant de jeter un coup d'œil à la cour et à la rue, où le Soleil baignait les façades des élégantes maisons en pierre – aux murs roses, jaunes ou du même bleu pâle que le ciel.

Sitôt formé un second rond, Kostya s'installa à son poste d'observation, les coudes sur l'appui de la fenêtre, en guettant le moindre mouvement dans le couloir. Il se baissa comme par réflexe en voyant

revenir Ivan Ivanovich, le torse bombé sous son manteau en peau de loup et son chapeau, mais, sinon il se contenta d'observer les passants distingués dans la rue Myasnitskaya, enrobés de tant de couches de fourrure et de laine qu'ils n'avaient plus figure humaine. Il aperçut un unijambiste vêtu de haillons qu'il accumulait probablement depuis des années – en les enfilant tour à tour, les uns sur les autres. Il aperçut un aveugle en pantalon de velours rouge, qui soulevait son chapeau chaque fois que l'on s'approchait. Il exhortait un bambin, chargé de le guider, un bâton à la main. Il aperçut des chevaux traînant de lourds boulevards pareils à d'énormes balais, des chariots de foin tirés par des bœufs et, au moment où son cœur se raidi commença à lui faire mal, une petite femme fluette s'engagea sous l'ombre d'une cheminée dans la cour de l'hôpital.

Maria Ivanovna portait sa plus belle robe noire et la cape en cloche donnée par sa mère. Un fichu blanc sur son cou masquait en partie sa chevelure. Lorsqu'elle franchit l'entrée, l'ombre de la cheminée s'étendit de ses bottines à ses gants. Le Soleil étourdissant n'en continua pas moins d'éclairer son visage, aussi pâle que son col montant en dentelle. Une ride lui barrait le front, mais elle arborait un maintien aussi impeccable que son teint. Kostya ne se rappelait pas avoir observé la moindre imperfection sur les joues lisses au modelé accusé de sa mère.

« Maman ! s'écria-t-il, rompant le silence, frappant du poing contre le cadre de la fenêtre, grattant le givre qui, peu à peu, lui masquait la vue. Maman ! Maman ! »

Dans la cour, Maria Ivanovna s'arrêta, les yeux plissés à cause de la lumière. Une ride supplémentaire lui creusa le front. Son regard alla de l'étage supérieur de l'hôpital à la porte d'entrée. Le souffle coupé, elle aperçut enfin les deux petits judas de Kostya.

« Kostya ! » s'exclama-t-elle.

Kostya la vit presser le pas dans la neige, en attirant l'attention de paysans occupés à rentrer du bois de chauffage par une porte secondaire. Elle parvint enfin sous la fenêtre de sa chambre, mais, comme elle n'atteignait les cercles sur la vitre que du bout des doigts, elle recula de quelques pas – les cheveux découverts par le glissement de son fichu, les joues colorées d'une nuance de rose.

« Kostya, tu m'entends ? »

Derrière la couche de givre, Kostya étourdi par le Soleil, assourdi par le son de sa propre voix, devint comme fou. Il batailla contre la fenêtre extérieure mais, même en s'accrochant à la poignée, il ne parvint pas à basculer le loquet. Aussi revint-il à ses judas, le visage pressé contre la vitre. Une fois de plus, il entendit la voix claire, haut perchée de sa mère.

« Kostya !

– Maman !

– Kostya, je suis tellement navrée ! Tu vas bientôt te rétablir ! Nous y veillerons, je te le promets !

– Maman, je vais mieux, maintenant ! Maman ! Je veux rentrer à la maison ! »

Ce ne fut que cinq jours plus tard qu'Ignat entra dans la chambre de Kostya, les cheveux peignés, les joues pommadées, son bonnet en laine rouge entre les mains. Son regard alla de la tête de son frère sur l'oreiller à la fenêtre couverte de glace et au corps nu, émacié, de saint Vassili sur le mur au chevet du lit. Depuis dix jours qu'il ne recevait de visite que du docteur, Kostya eut l'impression que son frère appartenait à quelque étrange espèce naine. Affublé des vieux manteaux et souliers de son aîné, Ignat se traîna sans entrain jusqu'au fauteuil, où il prit place – les jambes pendues dans le vide, absorbé par

l'inspection de son bonnet.

« Salut, Ignat », finit par lui dire Kostya.

Ignat leva les yeux sur lui sans piper mot.

Un flot de paroles s'écoula des lèvres de Kostya :

« Oh, Ignat, tu ne croiras jamais à quel point on s'ennuie, ici ! Il n'y a rien à faire et personne à qui parler ; en plus, Ivan Ivanovich m'a pris ma pièce de vingt kopecks parce que je m'en servais pour faire fondre la glace et voir ce qui se passait dehors, or il prétend que je vais attraper froid et que je risque une rechute et, maintenant, je ne peux même plus regarder par la fenêtre !

– Mouais..., commença Ignat. Ça n'est pas juste !

– C'est aussi ce que je pense !

– Quoi ?

– C'est bien ce que je pense. Ce n'est pas juste... »

Ignat fronça les sourcils et plissa ses yeux bleus. Il reprit lentement, d'un ton hésitant :

« Tu as été gravement malade, Kostya. Anna prétend que le Dr Lesovsky a dit à Maman qu'un soir il a bien cru que tu allais y rester !

– Ah bon ?

– Mais oui !

– Sinon, comment va Maman ? poursuivit Kostya. Où étais-tu passé ? Papa est déjà parti à Viatka. Il nous a envoyé un télégramme ?

– Kostya ?

– Oui ?

– C'est vrai que tu as vu un loup ?

– Quoi ?

– Tu m'as raconté que tu avais vu un loup. Un soir. Juste avant de tomber malade... »

Kostya baissa les yeux sur le couvre-lit, les lettres de sa mère éparées, les pages abîmées des contes d'Afanassiev.

Ignat le secoua par le bras.

« Hé ! Réveille-toi !

– Pardon, s'excusa Kostya. Je...

– Alors... ?

– Alors ?

– Je t'ai demandé si tu m'avais raconté des craques.

– Non ! Non, c'est la vérité. »

Ignat fronça les sourcils. Il lança un regard soupçonneux à Kostya avant de se frotter le menton et la bouche, comme s'il réprimait un bâillement.

« Je t'assure ! » insista Kostya.

Ignat écarta ses mains de son visage.

« Comment se fait-il qu'il ne t'ait pas dévoré ? »

– Oh, j'ai bien cru y passer ! Il se tenait là, en plein milieu du chemin, mais il venait d'attraper un lièvre, si bien que je... que je... »

Ignat se couvrit de nouveau la bouche mais, cette fois, on eût dit qu'il grignotait en produisant de petits bruits de gorge. On eût juré que l'on venait d'évacuer l'hôpital. Les patients, le personnel, les officiers de santé, tous se murèrent à présent dans le silence.

« Enfin ! s'écria Kostya, en haussant le ton, inquiet. Qu'est-ce que tu fais ? »

Ignat reposa ses mains sur ses genoux, en clignant des yeux d'un air de doute.

« Tu n'entends vraiment pas ce que je dis, Kostya ? » finit-il par lui demander.

---

## *Février 1868*



Ils avaient changé une première fois de chevaux à Boriskovo, quand la clarté du jour naissant s'insinua dans le ciel hivernal. Étendu sous le tablier de cuir et les épaisses couvertures de la kibitka, Kostya, la tête sur l'épaule de sa mère, regardait les bouleaux balayer les nuages de leurs fines branches noires, au-delà de la capote. Ses trois frères et quatre sœurs se tenaient serrés sur la paille fraîche de chaque côté de leur mère et de lui, la sale puanteur des chevaux en partie masquée par la chaude odeur familière. Le grand traîneau avançait en frémissant sur les ornières et les ponts de fortune en rondins. Kostya se raccrochait de toutes ses forces à la hanche de sa mère matelassée par son manteau, à son ventre ferme, arrondi – l'oreille collée à la peau douce de son menton, afin d'entendre ce qu'elle disait sans avoir à regarder ses lèvres.

« Tu as vu le petit écureuil roux, Fekla ? Oui ! Là... Tu connais l'histoire du renard, du lièvre et de l'écureuil, dis-moi ? Oui, bien sûr tu la connais !

Ils s'arrêtèrent à l'heure du petit déjeuner dans une cabane si profondément perdue dans les bois qu'il n'eût pas été surprenant de la découvrir juchée sur des pattes de poulet. Tout en s'extirpant des couvertures, Kostya regarda sa mère mettre pied à terre, redresser son chapeau en renard gris, sortir l'« ordre pour les chevaux » d'une poche de sa jupe et toquer à la porte. Il suivit des yeux le chemin immaculé depuis les chutes de neige, la veille au soir, entre des bouleaux emplumés de blanc. Quand un léger souffle de vent agita leur cime, des paquets de neige dégringolèrent des branches, s'entraînant les uns les autres dans leur chute, comme si un frisson parcourait les arbres. Le doux froufrou de la neige parvint aux oreilles de Kostya. En pivotant, il avisa un chien qui déboulait devant la cabane. Dès qu'il vit sa mâchoire remuer, il l'entendit aboyer et, quand il remarqua qu'il agitait la queue, l'aboiement se changea en démonstration de joie.

Dans la cuisine sale, à l'atmosphère irrespirable, de la maison de poste, Maria Ivanovna et ses enfants s'assirent en rang sur un banc, le long d'un renforcement à côté du fourneau. Le maître de poste juif en longue redingote rayée fumait à table une pipe en terre, engagé dans une discussion houleuse avec un cocher bâti comme un ours, à l'abondante chevelure noire frisée. La fumée qui envahissait la pièce piqua les yeux de Kostya. Sous un empilement de châles se cachait une vieille femme secouée par une toux convulsive, devant une casserole vide et une marmite de soupe aux champignons posées sur le fourneau. Sans leur accorder un regard, elle coupa, à l'aide d'une hachette qui traînait sur le tas de bois, une part de leur gruau gelé qu'elle plaça dans la casserole, avant de reporter son attention sur le samovar.

Sur le mur à côté de la porte figurait le prix des plats que la vieille pouvait vraisemblablement



- [\*\*read online Why Our Drug Laws Have Failed and What We Can Do About It: A Judicial Indictment of the War on Drugs here\*\*](#)
- [click Catherine's Cross pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [read The Year of Magical Thinking](#)
- [click Building Physics - Heat, Air and Moisture: Fundamentals and Engineering Methods with Examples and Exercises](#)
  
- <http://omarnajmi.com/library/Why-Our-Drug-Laws-Have-Failed-and-What-We-Can-Do-About-It--A-Judicial-Indictment-of-the-War-on-Drugs.pdf>
- <http://www.gateaerospaceforum.com/?library/The-Undead.pdf>
- <http://deltaphenomics.nl/?library/Probability-and-Stochastics--Graduate-Texts-in-Mathematics--Volume-261-.pdf>
- <http://drmurphreesnewsletters.com/library/Building-Physics---Heat--Air-and-Moisture--Fundamentals-and-Engineering-Methods-with-Examples-and-Exercises.pdf>